

HISTORIQUE du 73^e RI pendant la guerre 1914-1918

Hiver 1914/1915

Chapitre 2 : l'arrêt sur l'Aisne – la guerre de tranchées en 1914 et 1915.

La progression n'est plus possible. L'ennemi est fortement retranché sur la position de Craonne qui domine les bois de Beaumarais et la vallée de l'Aisne.

Il tient la lisière sud du bois de Chevreux ; on ne peut réussir à le déloger de la Ville aux Bois. A notre droite, il tient les forts de Brimont et de Nogent-l'Abesse ; à notre gauche, il occupe tout le Chemin des Dames, d'où le 18^e corps n'a pu le chasser. En face de ces positions, que la situation de nos munitions ne nous permet pas d'aborder, on se retranche.

La guerre prend alors un aspect nouveau. Les allemands, qui tiennent à conserver solidement le terrain envahi, substituent à la guerre des hommes, la guerre du matériel, à la guerre de manœuvre, la guerre de position.

Or, pour cette lutte, nous ne sommes pas encore prêts.

Le 1^{er} corps se fixe entre Berry au Bac et Craonne.

Craonne et Beaumarais

Le 73^e organise les positions du bois des Buttes, la ferme du Temple, la lisière nord du bois de Beaumarais et commence à creuser des tranchées en nombreuses lignes parallèles reliées par des boyaux tortueux, défendues par des réseaux de barbelés ; les premiers gourbis apparaissent.

Le régiment fait de nombreuses et audacieuses patrouilles, commandées par de jeunes officiers, tels que les lieutenants Billet et Wimet, les sous-lieutenants Delcourt et Delcroix.

L'Argonne – le bois de la Gruerie

Au milieu de décembre 1914, le régiment, relevé, est transporté en Champagne et, de là, en Argonne. Il est mis à la disposition du 2^e corps, et, dès l'arrivée, il est morcelé ; c'est ainsi que les 1^{er} et 2^e bataillons sont avec la 6^e brigade, tandis que le 3^e bataillon marche avec la 5^e brigade.

Le massif de l'Argonne est alors un point du front de haute importance entre Verdun et la Champagne ; il offre un obstacle peu franchissable.

Tenu par nous, il rend impossible toute tentative par l'ouest contre le camp retranché de Verdun ; tenu par l'ennemi, il empêche une offensive de notre part dans les plaines de Champagne. Depuis des mois, on dispute le terrain pied à pied, lorsque le 73^e y arrive. L'action de l'artillerie étant rendue très difficile sur les premières lignes par l'épaisseur des massifs, la nature accidentée du terrain et l'extrême sinuosité du front, on se bat à la grenade et à la mine.

Dans cette lutte corps à corps, le 2^e corps et les coloniaux ont usé leurs effectifs ; un renfort devenait indispensable.

Le bois de la Gruerie est composé surtout de chênes et de hêtres magnifiques, dans un fouillis très épais de pousses plus jeunes, à certains endroits impénétrables. C'est là que l'on se bat, c'est là qu'on creuse des tranchées, qu'on prolonge les sapes et qu'on prépare les mines.

Le canon a créé quelques éclaircies, le feu incessant des fusils, des mitrailleuses, hache les branches, déchiquette, éclaircit peu à peu le taillis. Le sol, fait d'une épaisse argile, ne laisse aucun passage aux eaux qui ruissellent de toutes parts. Dans les moindres trous, ce sont des flaques de boue gluante. On patauge effroyablement et l'on enfonce jusqu'à mi-jambe.

Le 30 décembre 1914, une partie du régiment est engagée. Vers 13h, l'ennemi fait sauter, à la mine, une partie de tranchée et se porte en avant par la brèche. Cette attaque est immédiatement enrayée grâce à l'énergique intervention du commandant Rouvin aidé du capitaine Vidal et du sous-lieutenant Carpentier (2^e bataillon).

Dans le secteur d'un bataillon du 72^e, régiment voisin, les allemands arrivent à quelques mètres du poste de commandement du chef de bataillon, quand la 9^e compagnie, appelée en hâte, les refoule par une habile contre-attaque conduite par le capitaine Potier de Lavarde. La 11^e compagnie renforce la 9^e ; on organise solidement le terrain et la situation, un moment très critique sur ce point, est rétablie dans la soirée.

Le 31 décembre, le 1^{er} bataillon est attaqué à son tour. La compagnie du centre réussit à maintenir son front mais les allemands arrivent, par infiltration, à tourner la position et à pénétrer dans la tranchée occupée par la 3^e compagnie du capitaine Jambois. C'est alors un terrible combat ; les hommes sont transformés en véritables blocs de boue, les culasses ne fonctionnent plus, on se bat à coups de crosse et parfois à coups de poing. Pendant ce temps, le 2^e bataillon du commandant Rouvin attaque sur notre droite avec les coloniaux, et les allemands sont obligés de battre en retraite, laissant sur le terrain de nombreux cadavres.

Le 5 janvier 1915, nouvelle attaque ennemie qui parvient à enlever une partie des tranchées du 51^e d'infanterie. Un officier allemand arrive jusque vers la 5^e compagnie, qui est en réserve et s'écrie : « Messieurs les français, vous êtes tournés, rendez-vous ». Le capitaine Bayle répond par un coup de fusil et le tue. L'attaque progresse, mais le soir, une vigoureuse contre-attaque nous rend maîtres de la position un instant perdue.

Dans cette âpre lutte, le régiment a laissé plusieurs centaines d'hommes dont un grand nombre durent être évacués pour pieds gelés, après avoir tenu jusqu'à l'extrême limite des forces humaines.

Avant qu'il ne quitte le secteur, le général Cordonnier adresse au colonel du 73^e la lettre suivante :

« Au moment où votre régiment s'en va du bois de la Gruerie où il était venu me renforcer, je tiens à le remercier de l'aide courageuse et intelligente qu'il m'a prêtée. Le 73^e s'est montré digne de sa haute réputation et je tiens à lui rendre hommage ».

A la suite des combats du 30 décembre 1914 au 5 janvier 1915, furent cités :

Le capitaine Potier de la Varde :

« Le 30 décembre 1914, chargé d'exécuter une contre-attaque, l'a brillamment menée et a réussi à conquérir 400m de terrain. N'a cessé de se distinguer, depuis le début de la campagne, par son énergie et son esprit d'initiative ».

Le lieutenant Dormieux :

« Ayant reçu l'ordre d'occuper une tranchée, s'y est trouvé face à face avec les allemands. A réussi, grâce à son énergie et sa bravoure, à les faire reculer de plus de 200m. A reçu trois blessures dans la tranchée qu'il venait de conquérir. Donne, depuis le début de la campagne, l'exemple du plus grand courage et montre le plus parfait mépris du danger ».

Le sous-lieutenant Delecourt

« Blessé grièvement au bras, a continué d'entraîner sa section en avant. Blessé une seconde fois à la jambe, n'a cessé d'encourager ses hommes à continuer leur mouvement. Amputé du bras droit, écrivait le même jour, et de la main gauche, à son capitaine : je vous serais très reconnaissant de me faire savoir si notre mouvement a réussi. Ce serait une consolation ».

L'adjudant Just Dhaine de la 11^e compagnie

« Grièvement blessé, a crié à ses hommes : la 11^e en avant ! Vive la France, mort à l'Allemagne !! Les enfants de la 11^e, vengez votre adjudant ».

Le caporal Hubert Lherbier de la 11^e compagnie

« Ayant eu la cuisse cassée d'un coup de feu, est resté toute la nuit sur la première ligne, encourageant ses hommes ».

Le soldat de 1^{ère} classe Henri Mariotta de la 9^e compagnie

« Brave soldat et excellent tireur, a mis hors de combat 6 allemands. Dans la marche en avant, a sauté le premiers dans la tranchée allemande et y a été blessé grièvement ».

Offensive en Champagne – Le Mesnil les Hurlus.
Les héros de la 9^e – riposte à la contre-attaque allemande.

Le régiment se reforme et goûte un repos bien mérité en attendant de nouveaux combats.

Après avoir passé une douzaine de jours au cantonnement de Saint-Rémy sur Bussy, puis une quinzaine de jours dans le bois de Somme-Tourbe, il entre en ligne, le 16 février 1915 au Mesnil les Hurlus.

Le 16 février, l'attaque se déclenche sur un front de 7 kms entre le nord-ouest de Perthes et le nord de Beauséjour.

C'est la première opération offensive française un peu importante entreprise sur notre front depuis la Marne. Elle n'a pas la prétention de rompre le front allemand ; les effectifs disponibles ne le permettent pas ; elle a pour but d'empêcher l'ennemi de retirer des troupes de notre front au bénéfice de son action sur le front russe.

Du 16 février au 5 mars, le 73^e engage successivement à Mesnil les Hurlus, ses trois bataillons dans des assauts des plus meurtriers et presque journaliers.

Le terrain sur lequel il lutte est en apparence un plateau aux ondulations peu accusées ; dans la réalité, une série de croupes parsemées de maigres bois de sapins que le feu de l'artillerie des deux partis a encore éclaircis ; en résumé, un sol pauvre, découvert, mais qui, par sa nature crayeuse, se prête admirablement à une forte organisation défensive.

En effet, sur toutes ces crêtes, ces escarpements, à travers ces boqueteaux, ces ravins, l'ennemi a tracé des lignes successives de tranchées reliées entre elles par un labyrinthe de boyaux, a creusé des abris et des terriers profonds, édifié des ouvrages blindés et bétonnés qui font de toutes ces positions autant de forteresses qu'on croyait inexpugnables.

Le 3^e bataillon, engagé le premier, attaque, à plusieurs reprises, la fameuse « tranchée Brune » que notre préparation d'artillerie n'avait pu atteindre efficacement en raison de sa distance et de la configuration du terrain et qui, d'autre part, était protégée par un épais réseau de barbelé.

Après plusieurs assauts auxquels chaque compagnie prend part, au moins deux fois, le 3^e bataillon perd plus des deux tiers de son effectif ; le commandant Brigand est blessé grièvement et presque tous ses officiers. Il ne reste, en fin d'opération, que le capitaine Larbey qui commande le bataillon et deux officiers, le capitaine de Beaucorps et le capitaine Marin.

La 9^e compagnie a eu un rôle particulièrement glorieux. Dans un premier assaut, le sous-lieutenant Véret, jeune saint-cyrien de la « Grande Revanche », arrivé depuis quelques jours, s'élance contre les tranchées allemandes à la tête de sa section, arrive seul jusqu'au réseau allemand où il est tué à bout portant.

Un deuxième assaut est tenté. La compagnie repart avec le même élan, entraînée par son chef et l'adjudant Lefebvre, vieux soldat de 45 ans, modèle de bravoure qui tomba, criblé de balles, devant le parapet allemand.

Réduite à 27 hommes après ces deux assauts, la 9^e compagnie sous le commandement du lieutenant Wimet, prend part, avec un entrain admirable, à une 3^e attaque à la suite de laquelle 5 hommes seulement sont revenus. Le lieutenant Wimet, atteint grièvement de plusieurs balles et éclats d'obus, rentre dans nos lignes, à la nuit, au prix de grosses difficultés et de souffrances inouïes.

Pour ce brillant exploit, la 9^e compagnie est citée à l'ordre de l'armée :

Ordre n°203 du 22 mars 1915

« A pris une part glorieuse à toutes les attaques du 16 au 27 février ; ne comprenant plus que 22 hommes à la suite de trois assauts, livrés les jours précédents, s'est, malgré tout, lancée, le 27 février, sous la conduite de son chef, le lieutenant Wimet, à l'attaque d'une tranchée ennemie. A été réduite à 5 combattants : le caporal Guilbert et les soldats Lormisset Albert, Legay Louis, Corman Arthur et Evrard Clotaire qui se sont maintenus dans les tranchées de 1^{ère} ligne jusqu'au 1^{er} mars, date de la relève de leur bataillon ».

Le 27 février 1915, après une violente préparation d'artillerie, les allemands tentent de reprendre la « tranchée Grise » en s'infiltrant par un ancien boyau. Ils pénètrent à la grenade dans cette tranchée occupée par la compagnie de Beaucorps.

Les pétards dont on doit enflammer la mèche avec une allumette, n'explosent pas car il a plu toute la nuit. Mais nos grenadiers, un moment désarmés, se ressaisissent bientôt, mettent baïonnette au canon et, entraînés par l'adjutant Jacquemart et le caporal Leuliet chassent l'ennemi de la tranchée.

Les deux autres bataillons continuent les attaques avec la même ardeur, la même tenacité. Ils gagnent du terrain aux « tranchées Grises » et surtout au bois du Trapèze où ils capturent plus de 100 prisonniers et 3 mitrailleuses. C'est là que se distinguent le sous-lieutenant Bosredon et l'adjutant Vandemeulebrouck.

Ainsi, pendant vingt jours, ce fut pour le régiment une vie de durs combats : attaques quotidiennes, alertes chaque nuit, et on est en plein hiver !

Le régiment est enfin retiré du front. Entre les deux lignes adverses, il a laissé beaucoup de morts qui n'ont pu recevoir de sépulture, mais, il sort de la bataille, son devoir magnifiquement rempli.

Le mois de mars s'écoule dans le repos près de Châlons, puis près d'Eprenay. Les renforts arrivent et les anciens transmettent aux recrues les glorieuses traditions du 73^e qui, bientôt, pourra reprendre sa place au combat.

Le 25 mars 1915, le général Joffre passe le régiment en revue et lui adresse de chaudes félicitations ; il remet la croix de guerre aux plus méritants, parmi lesquels les cinq survivants de la 9^e compagnie dont le caporal Guilbert qui reçoit la médaille militaire.